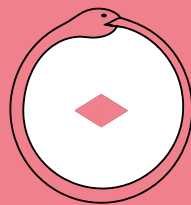
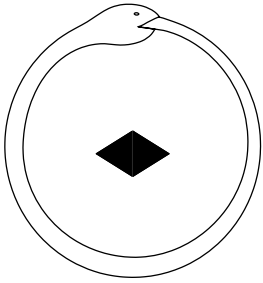


LES ÊTRES CRÉATIFS
DE LA FORÊT
Cristine Takuá



cahiers
SELVAGEM



LES ÊTRES CRÉATIFS DE LA FORÊT

Cristine Takuá

Intervention faite lors de la table ronde *Biosphère* organisée par *Selvagem*, cycle d'études sur la vie, au Théâtre du Jardin Botanique de Rio de Janeiro, le 13 novembre 2019, et transcrite [en portugais] par Camila Vaz.

Je vais commencer mon exposé par un chant car je crois que ces rencontres créatives apportent de la joie à l'âme et le chant m'aide, au moins, à organiser mes idées.

(Chant *Guarani*)

Je voudrais partager quelques réflexions que je me suis faites au cours des dernières années et en vous écoutant, j'ai ressenti une forte énergie à l'intérieur de moi. Je pense que la grande erreur de la science – et comme l'a dit Ailton, « de cette humanité que nous pensons être » – c'est d'avoir tourné le dos, d'avoir occulté, je crois même nié, le savoir des peuples indigènes du monde, la grande complexité qui existe dans les savoirs de la forêt, que je n'appellerai pas ici « science de la forêt » parce que ces savoirs et ces savoir-faire de la forêt sont au-delà de la science, comme s'il s'agissait d'une « méta-science », je ne sais pas.

Cette grande complexité qui existe dans la forêt dialogue depuis de nombreux siècles avec un fort potentiel créatif d'êtres végétaux et animaux qui, tout comme nous, depuis de nombreux siècles, résistent et créent des modèles pour poursuivre leur chemin sur cette planète.

En vous écoutant, experts et chercheurs, avec vos questions et vos préoccupations, je suis amenée à réfléchir à l'occultation du savoir (indigène) et à son absence dans les universités, par exemple. Il y a treize ans, j'ai osé vouloir étudier la philosophie à l'université et je me suis rendue compte que le dialogue créatif avec les êtres végétaux et animaux n'était pas présent dans les « universités » – qui, d'universel, ont très peu.

Quand je suis allée étudier à l'université, j'ai été quelque peu stupéfiée parce qu'ils semblaient dire que seuls les hommes pensaient.

Dans l'histoire qui m'a été présentée sur la naissance de la philosophie en Grèce, les hommes ont produit la pensée, systématisé leurs savoirs et laissé des livres historiques, qui sont rarement mis en pratique par leurs semblables. Nous l'observons aujourd'hui encore dans les pays où vivent ces « semblables ».

Cela m'a beaucoup effrayée et m'a poussée, en quittant l'université, à continuer à dialoguer – du moins à essayer de dialoguer – avec les êtres créatifs de la forêt. Et je les appelle « êtres créatifs de la forêt » du fait d'une histoire qu'une femme très spéciale pour moi, une guérisseuse, la grand-mère de mes petits-enfants, m'a racontée un jour. Il y a très très longtemps, *Nhanderu*, qui est notre Père Suprême, comme l'appellent les *Guarani*, a eu deux filles : *Takuá* et *Ka'á*. C'étaient deux belles femmes. Il prit ces deux femmes et les transforma en deux êtres : *Takuá* devint le taquara [bambou en *Guarani*] – qui est aujourd'hui utilisé pour de nombreuses choses telles que la fabrication de paniers, la médecine et divers types de productions artistiques ; et *Ka'á* devint une plante connue de beaucoup comme le maté, que les gauchos appellent *chimarrão*. *Ka'á* devint une plante très puissante. Pour les *Guarani*, *Ka'á* est une plante qui apporte de nombreux messages, donne de la force, mène à l'illumination, à la guérison, dans les sens les plus divers de ce qu'est la guérison.

Lorsqu'elle m'a raconté cette histoire, j'ai commencé à ressentir tout ça pour de vrai, en observant ce dialogue essentiellement féminin avec *Ka'á* et *Takuá* aujourd'hui. C'est ainsi que j'ai commencé à réfléchir encore davantage à ces dialogues créatifs de la forêt, aux savoirs et aux philosophies complexes qui font partie intégrante de la vie des peuples traditionnels ancestraux de la Terre depuis de nombreux siècles. Mais ces savoirs ne sont pas en mesure de dialoguer directement avec l'université qui écrit tant et semble peu observer la subtilité des diverses formes de transmission du savoir.

La mémoire est également un point auquel j'ai réfléchi. David Kopenawa dit toujours que les Blancs écrivent beaucoup et qu'ils ont la manie incessante de tout noter pour ne pas oublier. Mais les peuples traditionnels n'ont pas l'habitude d'écrire sur du papier pour conserver leurs souvenirs.

Je suis *Maxakali* de par mon père. Les *Maxakali* sont un peuple d'une incroyable résistance, ils conservent les chants d'une multitude d'animaux et d'êtres *γāmi-γ* qui existent dans la forêt. Il y a plus de 35 chants d'abeilles.

Aujourd'hui, dans la *Mata Atlântica* [forêt tropicale atlantique] et le *Cerrado* [savane néotropicale] qui composent l'État du Minas Gerais, on doit trouver huit ou dix espèces d'abeilles mais les enfants connaissent les chants de plus de trente abeilles, sans jamais les avoir vues. La mémoire ancestrale à la base de cette sagesse millénaire est très complexe. Alors, je ne cesse de penser à cette mémoire, à ce pouvoir de dialogue créatif avec les êtres végétaux et animaux et je pense aussi au rêve, parce que je suis une éducatrice.

Je suis allée étudier la philosophie et ensuite, lorsque l'institution scolaire a été ouverte dans ma communauté – où je vis aujourd'hui, dans le village de Rio Silveira, qui se trouve au milieu de la *Mata Atlântica*, sur la plage de Boracéia, sur la côte nord de São Paulo – j'ai commencé à parler des rêves à l'école. L'institution scolaire qu'ils ont créée, qui n'existait pas auparavant au sein des communautés, empêche les enfants de rêver. Le temps imposé par les institutions – heure de départ, heure d'arrivée, heure de rendez-vous – fait perdre aux enfants leur rythme de vie naturel. C'est donc cette attention et ce soin que nous devons tous apporter aux enfants : à quoi sert l'école dans notre vie ? Dans nos sociétés, il n'y avait pas d'école et il n'y a pas d'hospice, de crèche, d'asile – aucune de ces formes d'enfermement, d'uniformisation dans la manière de transmettre le savoir ou de standardisation des personnes. Et j'ai observé qu'au cours de l'histoire, il semble que les gens ont voulu introduire ces institutions au sein des savoirs des peuples traditionnels.

Les gens sont très malades, il me semble. Malades dans le sens de vides : comme un arbre dont le tronc est creux à l'intérieur. C'est du bois uniquement à l'extérieur, mais à l'intérieur, c'est creux. Il me semble que beaucoup sont creux à l'intérieur. Parce que, tout au long de l'histoire aussi, la monoculture de la foi, la monoculture alimentaire, la monoculture mentale, font que les gens s'uniformisent, les gens perdent la capacité d'appréhender le plaisir même de la vie, la complexité même de ces dialogues créatifs qui nous placent ailleurs, qui nous placent dans une relation naturelle avec les autres êtres.

Pourquoi les êtres humains se sont-ils à ce point éloignés des autres êtres ? Pourquoi les scientifiques doivent-ils aujourd'hui se demander : devons-nous quitter cette planète ? Les peuples indigènes existent depuis des siècles : ils créent et recréent des modèles. Des manières résilientes, durables, et régénératrices de poursuivre ce dialogue créatif. Et je crois que nous n'abandonnerons pas. C'est pour cela que j'ai parlé d'éducation : parce que je crois que la régénération de Gaïa, dont Fabio (Scarano) a beaucoup parlé, peut être réalisée au travers de l'éducation. Non pas cette éducation occidentale, carrée, institutionnelle, mais bien une éducation sensible.

Les *Guarani* ont un terme, un concept qu'ils appellent *Tekó Porã*. Je pense donc à une éducation qui tente de dialoguer avec ce concept de *Tekó Porã*, qui serait comme une bonne et belle façon d'être dans le territoire. Mais comment pouvons-nous être dans le territoire d'une bonne et belle façon si la rivière est morte, si, comme le dit Ailton, la montagne a été mangée ? Repenser – et recréer de nouvelles formes d'existence – est assez douloureux. Changer ses habitudes, c'est comme changer de peau, il faut avoir du courage. Comme une mère quand son premier enfant est né et qu'elle va l'allaiter. Ça fait très mal au sein, on a l'impression qu'on plante une aiguille dans le tétou parce qu'allaiter un enfant, ça fait mal. Beaucoup abandonnent : « Ça fait tellement mal, je ne peux pas le supporter. » Puis elles renoncent à allaiter leur enfant.

Changer ses habitudes, c'est comme cette douleur : une douleur pleine de courage. Vous savez que vous devez allaiter votre enfant car c'est en l'allaitant qu'il sera en bonne santé. Changer ses habitudes et avoir le courage de parfois revenir sur ses pas. Cela peut être douloureux au début, mais cela représente un changement dans l'éthique que vous aurez envers vous-même sur votre chemin.

J'entends beaucoup de gens parler de l'Amazonie, du fait que nous devons préserver l'environnement. À l'époque de Belo Monte¹, de nombreuses personnes brandissaient le drapeau « Non à Belo Monte ! ». Beaucoup d'activisme, mais un activisme de paroles en l'air. Il ne sert à rien de brandir une banderole « Vive l'Amazonie ! » si vous continuez à alimenter ce qui viole l'Amazonie.

1. Belo Monte est un immense barrage associé à une centrale hydroélectrique sur le Rio Xingu, situé dans l'État du Pará, dans le nord du Brésil. (N.T.)

Alors quand je parle de changer ses habitudes et que cela fait aussi mal que de changer de peau, je veux dire par là qu'il est grand temps de commencer à avoir le courage de vraiment trouver un équilibre – je dirais même faire une sorte de pacte – qui permettrait d'équilibrer le souffle d'amour qui sort de nos bouches quand nous parlons – nos idées, nos soucis, nos rêves –, d'équilibrer ce souffle de parole avec le rythme de nos pas, de notre voyage sur Terre. Parce qu'il ne sert à rien que ma parole aille d'un côté et mes pas, de l'autre. C'est cet équilibre entre ce que nous disons et la direction que nous prenons qui doit guider notre courage et notre engagement éthique envers nous-mêmes, envers nos enfants et envers tous les autres êtres.

L'arrogance universelle de l'homme et les différentes lois que nous avons aujourd'hui : les droits de l'homme, les droits de l'enfant, les droits, les droits... humains ! Et le paca ? L'agouti ? La fourmi ? L'abeille ? Le kapokier ? Et tous les êtres qui vivent dans la forêt ? Nous n'allons pas leur proposer de venir ici pour que l'on discute – même si je ne pense pas qu'ils viendraient. Quand allons-nous pouvoir revenir sur nos pas et dialoguer avec ces êtres qui sont là ? La loutre est là, sur la berge de la rivière, à se demander comment ses enfants vont pouvoir jouer sur la berge pourrie par nos excréments, par l'avidité de tous, de consommation, consommation et consommation. Ce sont les choses auxquelles j'ai réfléchi au fil des ans et sur lesquelles j'ai essayé de dialoguer avec mes étudiants, avec les personnes avec qui je vis, dans le sens de cette éthique et de cet engagement envers ce que nous voulons vraiment.

La grande toile qui entoure la vie, cette grande interaction de relations entre les êtres animaux et végétaux, a été totalement déstructurée. Les êtres humains ont brisé toutes les formes d'interactions de cette toile. La manière de tisser et de reprendre le fil de cet écheveau qui a été perdu est un engagement urgent de notre part à tous. Il ne sert plus à rien d'écrire, plus à rien d'exposer. Nous devons nous entraîner maintenant, tous ensemble, même si c'est difficile. Quand on discute avec les sages-femmes et les chamans, ils disent que les esprits de la forêt sont très en colère et qu'ils voient tout, tout le temps. Mais la science parle-t-elle aux esprits de la forêt ? La science comprend-elle qu'il ne sert à rien de ne faire qu'écrire ? Qu'il faut ressentir, qu'il faut percevoir, qu'il faut interagir avec toutes les autres formes non-humaines ?

En commençant à mieux comprendre que de ce regroupement multi-culturel qui a eu lieu en Amérique, il y a quelques siècles, est arrivée cette soi-disant monoculture. Avec la croix et l'épée est venue la monoculture. Toutefois, beaucoup de personnes créatives – et Ailton est l'une de celles que j'admire beaucoup, ainsi que d'autres, Carlos Papá, le *txai*² Ibã, Davi Kopenawa et le *xeramõĩ* ici présent, Dua Busã – résistent en transmettant leurs connaissances, en pratiquant ces dialogues créatifs dans la forêt. Une rencontre comme celle-ci me rend très heureuse. De voir chacun d'entre vous réellement soucieux de transmettre des connaissances dans le sens d'un large dialogue, car il ne sert à rien de se contenter de parler de cela les uns avec les autres.

Je pense que la régénération de Gaïa est possible dans le sens où l'on commence à repenser les principes qui régissent la vie de nos enfants. La technologie qui se développe, qui est en train d'avaler tout le monde, pourquoi les gens permettent-ils cela ? Pourquoi les gens veulent-ils tant communiquer avec l'autre qui se trouve loin alors qu'ils n'arrivent pas à s'arrêter pour ressentir « ce dont j'ai rêvé aujourd'hui » ? Avez-vous rêvé aujourd'hui ? Si nous commençons à écouter nos rêves, je crois qu'il nous serait possible de commencer à nous potentialiser et à avoir le courage de changer nos habitudes.

La Terre est beaucoup plus forte que nous, c'est une grande mère sacrée. La Forêt est un grand père, avec tous ses êtres végétaux et animaux – des êtres visibles et invisibles. C'est nous qui sommes petits, nous ne sommes qu'un minuscule grain au milieu de cette immensité de connaissances qui existe dans la forêt.

Je voudrais donc partager avec vous certaines de mes inquiétudes et vous dire que nous sommes tous dans le même bateau. Nous devons apprendre à ramer. Si nous parvenons tous à ramer dans la même direction, peut-être avancerons-nous. Avancer dans le sens de respecter et de faire en sorte qu'un jour, par exemple, l'université soit capable de respecter et d'équilibrer les diverses formes de savoirs, même si elle ne les comprend pas.

2. *Txai* est un terme en langue *Kaxinawá* qui, dans une traduction littérale, signifie « plus qu'un ami, plus qu'un frère, la moitié de moi qui existe en toi et la moitié de toi qui habite en moi ». (N.T.)

Le *Guarani* possède également un concept bien complexe, appelé *arandu*. Beaucoup traduisent *arandu* par « sagesse », mais *arandu* est bien plus que la sagesse. Ce serait plus ou moins, si j'ose tenter de traduire *arandu*, « la personne qui a la sensibilité de percevoir sa propre ombre ». Atteindre cet *arandu*, c'est ce que recherchent les grands *xeramõi*, les grands connaisseurs, lorsqu'ils se concentrent avec leur *petyn-guá*, qui est une pipe sacrée, et le tabac.

Le tabac est une plante très sacrée. Tout comme hier, lors de la cérémonie d'ouverture, nous avons parlé de l'*ayahuasca*, que plusieurs peuples appellent par d'autres noms, comme les *Huni Kuin* qui la nomme *nixi pae*, et divers autres... *penty* avec le *corró* comme disent les *Maxakali*.

Le tabac est une plante très sacrée, une plante qui communique et vous conduit à une rencontre avec *arandu*. Mais la société, dans sa manie de la domination, du contrôle, de l'accumulation, a transformé le tabac en un produit cancérigène. Quand je vois une étiquette sur un paquet de cigarettes, qui dit « Attention, fumer tue »... Les grands chaman nous enseignent que le tabac est un remède. Et puis au bar, sur les marchés, on dit que le tabac tue. Cette inversion de valeurs et l'irrespect à l'encontre de l'être sacré qu'est le tabac, me fait penser à cette éthique, cet engagement avec les différents êtres. Pourquoi le tabac a-t-il été marginalisé ? Pourquoi le tabac provoque-t-il le cancer, comme certains le disent ? Je connais des *Guarani* âgés de 110 ans aujourd'hui, qui chantent et prient activement, et qui utilisent le tabac avec beaucoup de sagesse.

Cela nous amène à nous arrêter et à réfléchir : quelle est notre relation avec les êtres sacrés ? Avec l'eau ? Avec le tabac ? Avec tous les êtres ? Je vous laisse avec cette question.

Aguyjevete.

CRISTINE TAKUÁ

Cristine Takuá est une philosophe, chamane, sage-femme, éducatrice et artisane indigène qui vit dans le village de Rio Silveira, où elle est enseignante indépendante. Elle est directrice et fondatrice de l'Instituto Maracá. Membre fondatrice du FAPISP (Forum d'articulation des enseignants indigènes de l'État de São Paulo). Elle a participé au *Selvagem* 2019 et coordonne aujourd'hui les *escolas vivas*.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem.

Plus d'informations sur : selvagemciclo.com.br

La coordination éditoriale des cahiers en français est faite par Christophe Dorkeld, qui a aussi traduit ce cahier. Pour la révision, nous remercions Véronique Isabelle.

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis presque vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis quelques années dans l'État du Mato Grosso do Sul, au Brésil, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.

VÉRONIQUE ISABELLE

Artiste visuelle et anthropologue, Véronique s'intéresse au vivant, au monde sensible et à l'imaginaire des lieux où elle fait des immersions pour développer des projets de recherches et création en collaboration avec diverses communautés au Québec et en Amazonie. Ces projets prennent la forme de livres, d'événements, d'ateliers ou d'expositions, et aussi, elle peint dans son atelier en écoutant passionnément ce qui est produit par Selvagem.

Cahiers SELVAGEM
publication digitale de
Dantes Editora
Biosphère, 2022

